

ROMAN



COLLECTION
Romans
d'aujourd'hui

Les maîtresses de mon père

fréville



Editions
Chemins de tr@verse

sur 
Bouquineo.fr

fréville

Les maîtresses de mon père

Dans le premier opus de la trilogie familiale, Fernand recevait l'ordre d'inviter au moins cent personnes à l'enterrement de sa tante, vieille fille célibataire sans enfants, croyait-il, avec comme seule ressource son vieux carnet d'adresses tout déchiré. Dans ce second volume, un autre Fernand, si proche du premier, découvre, le jour de l'enterrement de son père, l'existence d'une société secrète regroupant les maîtresses du défunt, lesquelles exigent qu'il retrouve et leur rende certaines photos compromettantes pour elles, mais aussi pour lui, voire un peu pour tout le monde.

« Ma mère était radieuse à l'enterrement de mon père. Sa douleur n'était pas feinte, sa tristesse, en disant adieu à l'homme auquel elle avait consacré trente ans de sa vie, sincère. Mais malgré ces sentiments lisibles sur son visage, chacun pouvait également percevoir en la scrutant deux secondes, de biais me concernant, depuis ma place au premier rang, qu'elle vivait son heure de gloire.

Dieu, alors présent, savait le nombre de couleuvres qu'elle avait dû avaler pour atteindre cet objectif informulé : tenir, dans la cathédrale de Châteaudun, à l'occasion des funérailles de feu Jean-Pierre Demierre, patron fondateur de Demierre & Fils, le rôle mythologique de sa veuve légitime, en présence du maire, du sous-préfet, du directeur de cabinet du préfet, du président du tribunal administratif, du président de la Chambre de Commerce, du président du Rotary Club, du vice-président de la Chambre d'Agriculture, du rédacteur en chef de l'Écho Républicain du Berry, du chef de secteur de la Direction départementale des Routes, pour ne nommer que les plus éminentes des personnalités locales ayant fait le déplacement. Motif supplémentaire de fierté, il y avait même un Chinois, dont j'appris plus tard qu'il était le représentant d'une entreprise en négociations avec celle de mon père, et dont nul n'a jamais réussi à m'expliquer la présence. »

Direction éditoriale

Yves Morvan

bouquineo.fr

Préface de l'éditeur

Après le très beau et très étrange *Figure parmi les morts* (visions intenses, symbiose avec l'esprit volatil des victimes et des survivants à l'instant de l'explosion meurtrière d'Atocha), après le voyage en filiation du terriblement déroutant *Un cas typique de mort subite du nourrisson*, après l'épopée baroque de sa moderne *Genèse*, paradoxale mort d'un monde féérique enivrant l'imaginaire et, dans la même veine, la merveilleuse horreur de *Meurtre au bois dormant*, frévilles nous donne aujourd'hui, avec ce deuxième opus de sa trilogie familiale, une vision étonnante du devoir envers un défunt.

Écriture légère et provocatrice, éther d'humour et d'humanité, intrigue riche en rebondissements facétieux, nous voici encore emportés dans un voyage moelleux et iconoclaste, mais non dénué de profondeur, comme nous l'espérions, bien sûr.

Yves Morvan

Editions
Chemins de tr@verse

sur



Bouquineo.fr

Toute diffusion de son contenu, sans l'autorisation expresse de l'éditeur, sous quelque format que ce soit, viole les lois relatives au droit d'auteur et expose le contrevenant à des poursuites judiciaires.

© Éditions Chemins de tr@verse, Paris, 2015

Isbn numérique : 978-2-313-00523-1

Dépôt légal : mars 2015

Édition de mars 2015 (première édition)

Illustration de couverture : François Radas

Éditions Chemins de tr@verse – 4 avenue Burdeau 69250 Neuville-sur-Saône

Conception de la couverture : François Radas, à partir de la charte graphique de Claire Sidoli

fréville

Les maîtresses de mon père

ROMAN

Éditions Chemins de tr@verse

Contactez l'auteur :

freville@chemins-de-traverse.fr

Cet ouvrage est le deuxième opus de

La trilogie familiale

Le calepin de ma tante

Les maîtresses de mon père

à paraître :

Les phoques de ma soeur

1

Ma mère était radieuse à l'enterrement de mon père. Sa douleur n'était pas feinte, sa tristesse, en disant adieu à l'homme auquel elle avait consacré trente ans de sa vie, sincère. Mais malgré ces sentiments lisibles sur son visage, chacun pouvait également percevoir en la scrutant deux secondes, de biais me concernant, depuis ma place au premier rang, qu'elle vivait son heure de gloire.

Dieu, alors présent, savait le nombre de couleuvres qu'elle avait dû avaler pour atteindre cet objectif informulé : tenir, dans la cathédrale de Châteaudun, à l'occasion des

funérailles de feu Jean-Pierre Demierre, patron fondateur de Demierre & Fils, le rôle mythologique de sa veuve légitime, en présence du maire, du sous-préfet, du directeur de cabinet du préfet, du président du tribunal administratif, du président de la Chambre de Commerce, du président du Rotary Club, du vice-président de la Chambre d'Agriculture, du rédacteur en chef de l'Écho Républicain du Berry, du chef de secteur de la Direction départementale des Routes, pour ne nommer que les plus éminentes des personnalités locales ayant fait le déplacement. Motif supplémentaire de fierté, il y avait même un Chinois, dont j'appris plus tard qu'il était le représentant d'une entreprise en négociations avec celle de mon père, et dont nul n'a jamais réussi à m'expliquer la présence.

Pour la première fois depuis leurs fiançailles, elle était la reine de la fête, et non lui. Les regards se tournaient vers le cercueil enseveli de fleurs et de décorations officielles, mais les mots lui étaient adressés. Ce jour-là, elle couronnait, c'est le cas de le dire, vingt-huit ans d'un mariage tourmenté par un succès éclatant, faisant mentir tous ceux qui, tout au long de ces années, avaient pronostiqué, voire annoncé, parfois souhaité, un divorce fracassant (et coûteux). Il y avait du coup de théâtre dans l'air : elle, l'épouse délaissée, parfois

humiliée, souvent au bord de la rupture, voire du suicide, au final elle l'enterrait et non l'inverse, la bague au doigt en plus. Elle tenait son triomphe, sa revanche, sans parler de perspectives d'avenir splendides : très bien conservée pour ses cinquante-deux ans, au dire de mes potes dont certains n'avaient pas caché leur intérêt pour cette possible reconversion, elle disposerait, une fois les formalités accomplies, de substantiels revenus et d'encore plus de temps libre.

Mon père, qui n'avait jamais brillé par son tact, en général, mais en particulier à l'égard de ma mère, avait eu cette fois le bon goût de mourir quelques mois avant sa retraite, au sommet de sa carrière. C'était ce qui pouvait lui arriver de mieux, à elle, à lui aussi sans doute. Que se serait-il passé s'ils s'étaient retrouvés six mois plus tard à devoir partager, pour la première fois de leur vie, des journées entières ensemble, sans enfants pour faire diversion, sans projets communs, sans projets du tout puisque ma mère s'était consacrée corps et âme à lui qui s'était consacré corps et âme à Demierre & Fils ? Aurait-ils tenu une seule soirée sans dispute, ignares qu'ils étaient dans l'art du partage de la télécommande, puisque ma mère se couchait toujours sur le

coup des neuf heures, épuisée par la gestion logistique de ses quatre hommes, tandis que mon père se remettait au travail (quand il ne ressortait pas baiser une de ses secrétaires) ?

Heureusement nous ne le sûmes jamais, et leur histoire, d'amour pour parler charitablement, se conclut de manière exemplaire, ce lundi d'avril dans la cathédrale de Châteaudun, par un cliché immortalisé par le pigiste de la République du Berry dans son édition du lendemain : ma mère, statuesque, toute de noir vêtue mais pourtant rouge d'orgueil, pleurant dans les bras du maire devant le porche faux néo roman post-classique de la cathédrale, avec le président du conseil général, qui espérait bien rafler la mairie aux élections municipales de l'automne, se contorsionnant pour lui offrir un mouchoir afin d'apparaître sur la photo (il n'y a pas de petit profit en matière électorale).

Sur la photographie, en regardant bien, on peut deviner, derrière, faisant tapisserie, nous : ses trois fils, apôtres blafards et indécis.

En plus de la famille et des autorités, beaucoup d'employés de Demierre étaient venus, rendre hommage pour certains, et probablement pour beaucoup pour profiter d'une après-midi libre offerte par l'entreprise, ce qui n'avait

jamais dû se produire sous la gouvernance de mon père. Nous étions bêtement flattés, mes frères et moi, de constater qu'il y avait encore plus de monde que pour la messe de Noël, à laquelle mon père nous traînait tous les ans, par pur conformisme de notable provincial. Nous ne reconnaissons pas la plupart des visages, ce qui ajoutait encore au prestige de la fête.

Je n'avais pas remarqué, en m'installant, la présence au dernier rang de quatre femmes au deuil ostentatoire, voilettes baissées sur lunettes noires, talons aiguilles vertigineux sous chaussures vernies strictes. Je les aperçus pour la première fois en sortant, au bras de mon plus jeune frère, lequel pour une raison mystérieuse pleurait, lui qui avait maudit mon père avant d'avoir su parler. Il avançait avec une lenteur insupportable, claudiquant, tordu entre deux sanglots. Je sentais, tandis que nous remontions le chœur, peser sur nous, surtout sur lui, certains regards hostiles, car ses frasques d'ado et de jeune homme intouchable, toujours couvertes par mon père (ou son avocat), lui avaient bâti une solide réputation de sale gosse de riche dans les environs.

Comme pour le protéger, j'affrontais intentionnellement ces regards en avançant, et c'est ainsi que je vis, juste avant

d'atteindre le portail, ces quatre femmes, sinistres et magnifiques, grandes, silencieuses et ténébreuses comme une forêt. Elles me fixaient, non mon frère, sans hostilité d'ailleurs, et face à leur majesté je pressais le pas de confusion.

Les minutes qui suivirent, sur le parvis, me furent pénibles. Ma mère menait grand train, remplissait son carnet de bal ; mon frère pleurait de plus en plus ; le protocole était imprécis, les photographes prenaient des libertés. Les gens n'étaient pas sûrs de pouvoir partir, et n'osant déranger ni le maire ni le président du conseil général, qui se disputaient la veuve, venaient m'adresser leurs condoléances comme si j'étais déjà devenu officiellement le repreneur des affaires de mon père, hypothèse qui m'aurait, ce jour-là, paru particulièrement farfelue.

Parmi cette procession d'importuns, les quatre vestales noires réapparurent, m'enveloppant de leur parfum capiteux – il me sembla qu'elles portaient toutes les quatre le même – coïncidence que je pus expliquer plus tard. Faisant peu de cas de mon petit frère de plus en plus penché sur son mouchoir (en soie et aux initiales de mon père), elles m'annoncèrent, discrètement mais fortement :

– Nous sommes les maîtresses des succursales. Nous aimerions vous parler. Appelez-nous à ce numéro.

Les regardant s'éloigner, stupéfait, j'eus à peine le temps, avant de devoir accueillir le suppliant suivant, de déplier le morceau de papier délicatement glissé dans ma main droite par l'une d'elles : un numéro de téléphone y figurait en effet.

2

Je passe sur les événements mineurs qui suivirent – déclamations, crémations, collations. Lorsque je regagnai mon chez-moi, épuisé, mon premier geste fut d’aller rechercher, au fin fond d’une poche de mon costume, ce fameux morceau de papier. Je m’asseyais pour le contempler, espérant sonder le potentiel d’emmerdes, déchiffrer la profondeur des mystères, désamorcer les révélations fracassantes vers lesquels il pouvait m’emporter.

Les succursales... je connaissais bien sûr par cœur la liste exhaustive des succursales de Demierre & Fils. Longwy,